

L'inscription de la solidarité dans la construction narrative de *L'Alphabet du silence* de Delphine Minoui

Beatriz Mangada Cañas
Universidad Autónoma de Madrid  

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.98140>

Recibido: 26/10/2024 • Aceptado: 19/03/2025

FR Résumé : D'abord journaliste, Delphine Minoui est aussi l'auteure de créations qui ont évolué progressivement vers l'écriture littéraire. Il s'agit pourtant d'ouvrages qui rappellent la plume du reporter, sensible aux modalisations discursives et stylistiques propres au journalisme. Le souci de témoignage occupe donc une place centrale dans la vie et l'œuvre de cette écrivaine française d'origine iranienne qui aime faire des lieux qu'elle a habités ou qu'elle habite des espaces où ancrer ses créations littéraires. Or, chez cette auteure, l'engagement et le témoignage littéraire, au sens que lui attribuent Gefen (2021a) et Viart (2019, 2020) se nourrissent d'un troisième concept autour duquel nous développerons notre analyse, celui de solidarité. Cette particularité est notamment perceptible dans le roman *L'Alphabet du silence* (2023), le plus fictionnel de tous ses ouvrages. Notre étude montrera comment la thématique de la solidarité s'agence de façon particulièrement visible dans l'univers actantiel.

Mots clés : journalisme ; engagement ; fictions solidaires ; Delphine Minoui.

ES La inscripción de la solidaridad en la construcción narrativa de *L'Alphabet du silence* de Delphine Minoui

Resumen: Delphine Minoui es periodista y autora de obras que han evolucionado progresivamente hacia la escritura literaria. Se trata no obstante de ficciones que recuerdan la pluma de una reportera que no logra despojarse de las modalidades discursivas y estilísticas propias del periodismo. La preocupación por el testimonio ocupa, por lo tanto, un lugar central en la vida y obra de esta autora francesa de origen iraní a la que le gusta hacer de los lugares que ha habitado o que habita espacios en los que anclar sus creaciones literarias. Al compromiso y al testimonio literario, según lo entienden Gefen (2021a) y Viart (2019, 2020), se suma otro concepto, el de solidaridad, dimensión en torno a la cual organizaremos nuestra reflexión. El análisis propuesto de su novela, *L'Alphabet du silence* (2023), el más ficcional de sus escritos, mostrará el modo en que esta noción se manifiesta en el universo actancial de la misma.

Palabras clave: periodismo; compromiso; ficciones solidarias; Delphine Minoui.

ENG The Inscription of Solidarity in the Narrative Construction of *L'Alphabet du silence* by Delphine Minoui

Abstract: Delphine Minoui is a journalist and author whose books have gradually evolved into literary writing. However, these fictional works retain the voice of a reporter who cannot entirely shed the discursive and stylistic modalities characteristic of journalism. As a result, the concern for testimony occupies a central place in the life and work of this French author of Iranian origin, who grounds her literary creations in the places where she has lived. For Minoui, however, commitment and literary testimony—understood in the sense attributed by Gefen (2021a) and Viart (2019, 2020)—are closely linked to another concept that will be central to our analysis: solidarity. This aspect is particularly evident in her novel *L'Alphabet du silence* (2023), her most fictional work to date. This study will explore the theme of solidarity and its specific impact on the characters in this novel.

Key words: journalism; engagement; compromised fictions; Delphine Minoui.

Cómo citar: Mangada Cañas, Beatriz. (2025). « L'inscription de la solidarité dans la construction narrative de *L'Alphabet du silence* de Delphine Minoui ». *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 40(1), 73-79. <https://dx.doi.org/10.5209/thel.98140>

Deux après la publication de l'article de Marie-Claude Blais (2008) sur la solidarité – une approche solide et incontournable de cette notion sous un angle politique et philosophique –, Alexandre Gefen, pour sa part, publiait en 2010 « La parole déléguée de la littérature contemporaine ou la solidarité par énonciation : un entretien avec François Bon », où les deux auteurs se livraient à un bref mais riche échange autour de la manière dont la littérature de l'extrême-contemporain continue de s'interroger sur les rapports entre voix individuelle et expression collective. C'est donc à partir de cette perspective de pratique d'écriture solidaire que nous analysons *L'Alphabet du silence*, premier roman à proprement parler (André-Dessornes, 2023) de la journaliste et écrivaine française d'origine iranienne Delphine Minoui¹. À notre sens, en effet, ce roman, tout comme sa dernière publication *Badjens*² (2024), se lit comme une pratique littéraire engagée.

L'Alphabet du silence place au centre de l'intrigue Götkay Delim, un professeur d'Histoire à l'Université du Bosphore, mis en garde à vue pour avoir signé une pétition en faveur de la paix dans le conflit kurde dans le sud-est du pays. Pendant les trois ans et demi que durera son emprisonnement, sa famille et ses proches tenteront de l'accompagner au long de l'expérience d'isolement à laquelle il sera confronté. C'est ainsi qu'à l'instar des paroles de l'iconique voyageur suisse Nicolas Bouvier, citées avec justesse par Ayla, son épouse (Minoui, 2023 : 203), Götkay effectuera un double voyage, réel et métaphysique, qui le fera et le défera. En effet, ce personnage devra non seulement quitter son foyer en raison de son incarcération, mais il sera également confronté à une expérience d'introspection profonde qui lui permettra de rester en vie et de réussir à exprimer autrement qu'avec des paroles ses principes éthiques et humains. L'histoire est constituée de temps narratifs forts où la dimension antithétique présagée dans le titre acquerra tout son sens. Les paroles exprimées et le silence se retrouveront dans les plis, creux et pleins que son corps sculptera chaque nuit dans les draps du lit de son cachot, devenant par extension les mots qu'il ne pourra pas exprimer. Son corps prendra ainsi la relève et se servira de cet alphabet silencieux pour devenir « porteur d'un nouveau souffle entré par effraction. Souffle de vie et de survie » (Minoui, 2023 : 29).

La solidarité semble alors s'inscrire au cœur même de la construction romanesque, notamment à travers le réseau actantiel de ce roman récompensé par le Prix Constantinople 2023. Autofiction, récit de vies, documentaire, roman, témoignage s'imbriquent constamment dans les productions de Minoui, tout en offrant un regard inclusif sur la société contemporaine par le biais d'un travail intriqué d'écriture (Mangada, 2024). Dans ses écrits, il sera question de mettre en lumière l'Autre, des êtres opprimes qui n'ont pas droit à la parole, de raconter pour ne pas oublier. Chaque livre de Minoui devient d'une certaine façon une fenêtre sur un monde caché, banni aux yeux des Occidentaux. C'est d'ailleurs ce qu'elle nous livrera, par exemple, dans *Je vous écris de Téhéran*³ (2015), où elle intègre une véritable fresque sociale à la narration de ses années passées dans cette ville méfiante envers les étrangers. Dans *Les passeurs de livres de Daraya*⁴ (2017), nous découvrons les aventures hardies de deux jeunes Syriens avides de liberté et sensibles à la valeur cardinale de la culture ; sous les bombes qui ont presque détruit la banlieue de Damas au printemps 2011, ils réussiront, malgré tout, à sauver des livres qu'ils préserveront avec zèle dans une bibliothèque secrète, au péril de leurs vies. Et c'est précisément à travers cet acte solidaire d'écriture et de transmission que l'auteure réussit à soustraire au silence et à l'oubli les histoires qu'elle nous livre. Une attitude déterminante face aux injustices, qui la mène souvent à s'interroger sur son devoir éthique et moral :

Faut-il pour autant enterrer cette histoire à cause d'un rideau de fer imposé par la force ? Se contenter d'être les témoins impuissants d'une barbarie sans pareil qui se déroule en direct sur nos téléviseurs ? [...] Fermer les yeux, c'est la condamner au silence. [...] Quand toutes les portes se ferment à double tour, ne reste-t-il pas, justement, les mots pour raconter ? (Minoui, 2017 : 13)

¹ D'abord journaliste, Delphine Minoui, née à Paris en 1974, est aussi l'auteure de créations qui ont évolué progressivement vers l'écriture littéraire. Chez cette reporter ayant remporté le Prix Albert-Londres 2006 pour ses reportages en Iran et en Irak, le choix de l'écriture documentaire estompe la frontière toujours floue entre genres narratifs contemporains. En tant que journaliste, Delphine Minoui a parcouru le Moyen-Orient et, de ses voyages, de ses témoignages, de ses rencontres avec la société civile, surgiront non seulement des reportages, mais aussi des créations fictionnelles. Cette itinérance explique l'arrivée progressive de Minoui à la littérature. Son œuvre est composée jusqu'à présent de huit publications.

² *Badjens*, qui en persan courant évoque une personne audacieuse, est le titre du dernier roman de Delphine Minoui. Il s'agit aussi du prénom et du surnom de son personnage principal, une jeune Iranienne de 16 ans qui habite à Chiraz et qui, lors de la révolte « Femmes, Vie, Liberté », en automne 2022, rêve d'enlever et brûler son voile, toujours avide de liberté. Dans la continuité d'une démarche solidaire qui lui est chère, Delphine Minoui réussit une fois de plus à convoquer la sensibilité du lecteur.

³ À mi-chemin entre le journal intime, un échange épistolaire et la chronique journalistique informelle, *Je vous écris de Téhéran* présente la forme d'une longue lettre rédigée l'été 2014 et destinée au grand-père de la narratrice, décédé en 1997. Or, si le destinataire ne pourra jamais la lire, elle permet à la protagoniste de retracer et de partager avec le lecteur un long voyage en Iran entrepris en 1998 et qui durera jusqu'en 2009. C'est donc le récit d'un long périple au cœur de la société tchéhane, mais aussi un voyage intérieur en quête de ses racines.

⁴ Paru en 2017, *Les passeurs de livres de Daraya. Une bibliothèque secrète en Syrie* confirme une vocation littéraire au ton journalistique puisant dans des expériences vécues, un regard observateur et l'immersion dans la société d'accueil. Mais il témoigne également d'une capacité d'enquête permettant d'aller au-delà de l'individuel. Ce récit, à mi-chemin entre le reportage et le témoignage, nous est ainsi livré sous une forme fictionnelle afin de préserver la mémoire de l'aventure courageuse d'Ahmad et de ses amis, qui ont abrité une bibliothèque secrète sous les décombres de Daraya, assiégée en 2011.

Pour l'écrivaine, la littérature semble avoir pour mission de lutter contre l'oubli et, par son rapport à l'histoire, elle serait en mesure d'enrichir la mémoire collective. Les histoires fictionnelles qui résultent de son rapport avec la société civile se nourrissent certes d'une source originelle véridique qu'elle a connue en tant que journaliste, mais c'est plutôt par sa condition d'écrivaine que ces victimes d'injustices⁵ sont rendues visibles au monde entier et, en même temps, paradoxalement protégées par le caractère fictionnel qui sous-tend l'acte littéraire.

Contre l'atrocité et les obscurantismes, la plume de Minoui illumine et éclaire le lecteur pour éveiller en lui une prise de conscience. En ce sens, nous pouvons affirmer que sa volonté de dénonciation confirme son engagement social et se rapproche du concept de littérature de terrain largement défendu par Dominique Viart (2019, 2020), de même qu'elle fait preuve de responsabilité sociale pour reprendre les termes d'Alexandre Gefen (2020). Force est de rappeler à cet égard que depuis la parution en 2017 de son ouvrage au titre révélateur, *Réparer le monde*, Alexandre Gefen soutient que la littérature du XXI^e siècle s'intéresse de manière évidente aux réalités sociales et, pour ce faire, qu'elle déploie des pratiques aux formes multiples, enrichissant ainsi une fonction initiale de représentation du monde. De ce fait, la littérature agirait, selon Gefen, en passerelle vers les réalités du monde vécu. Le chercheur poursuit cette ligne de pensée dans ses ouvrages postérieurs, notamment dans *L'idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*, publié aux éditions Corti en 2021 et, plus récemment en 2022, dans *La littérature est une affaire politique*. Dans son article intitulé « La transitivité de la littérature selon Alexandre Gefen », Gérald Baril signale que :

La littérature, après une digression de près de deux siècles pendant laquelle elle ne devait servir aucune fin sous peine d'être taxée d'utilitaire, et par le fait même, d'être disqualifiée, se trouve à l'époque contemporaine, marquée par le retour en force de la responsabilité sociale de l'écrivain. (Baril, 2023 : 49)

Cette posture engagée observée chez Minoui s'apparente aussi d'une certaine façon à la pensée du critique Lionel Ruffel (2012) et du philosophe Paul Ricœur (2000) pour qui l'écriture de l'Histoire ne devrait pas être conçue à l'écart de la valeur qu'offrent les témoignages et les histoires de ceux et celles qui font l'Histoire. En ce sens, Ruffel soutient que la survie de récits de vie singuliers tels que ceux de Delphine Minoui enrichit la compréhension de périodes historiques marquées par un discours officiel imposé ; réflexion que Yannick Haenel poursuit en ces termes :

Ce qui importe n'est pas que des écrivains prennent la parole dans le débat public mais que leurs œuvres elles-mêmes interrogeant ce qu'il en est du monde dans lequel on vit ; ce qui est important, c'est qu'elles pensent, à travers des interventions de phrases, des intensités romanesques ou même à travers des ouvertures poétiques, la dévastation dont nous sommes les témoins. (Haenel, 2022 : 43)

Ainsi, dans *L'Alphabet du silence*, il est question de visibiliser l'épuration à laquelle est soumis le professorat universitaire en Turquie lors de la deuxième décennie des années 2000, dans un contexte de grandes tensions sociales, à la suite de la radicalisation des mesures du gouvernement turc. Ce roman présente par ailleurs et pour la première fois une diégèse éloignée de la posture autofictionnelle. Si dans les écrits précédents, la journaliste apparaissait ouvertement comme narratrice et justifiait dans les paratextes son rôle médiateur pour donner voix à ceux et celles qui ne l'ont pas ou dont les histoires auraient disparu sous le silence autoritaire, cette fois-ci, elle a recours à une narration omnisciente, bien que toujours à la lisière du témoignage. Engagement et solidarité apparaissent donc comme les deux moteurs de création qui vont irradier le roman, de manière particulièrement perceptible dans la configuration du réseau actantiel et celle de la topographie.

Une première référence à la structure du roman s'impose d'emblée ; celle-ci est construite autour d'un double récit qui bascule alternativement entre l'intrigue articulée autour de l'arrestation, de la mise en prison et du vécu carcéral de Götkay et les aventures et mésaventures d'Ayla pour tenter de démontrer l'innocence de son mari. À partir de cette structure binaire, des histoires mineures se déployeront de manière rhizomique, comme celle d'Azad ou bien celle de Fatma, par exemple. Dans cette logique narrative, les traits psychologiques de chaque personnage sont mis en avant au détriment de leur description physique.

C'est ainsi que, situé au centre de ce réseau actantiel réticulaire, Götkay nous est présenté très sommairement mais de façon efficace dès les premières lignes du roman. Il s'agit d'un homme cultivé et d'un obstiné défenseur contre les injustices. La narration de sa période en prison occupera la presque totalité de l'histoire et sera souvent émaillée de nombreux passages analectiques qui auront pour fonction la reconstruction de son passé. Le lecteur découvre alors que son engagement s'effectuera au prix d'une grande déception, lorsqu'il apprend que la mort de son père est intimement liée au sort terrible du peuple kurde qu'il s'acharne à défendre, son père étant « l'une des premières victimes de la guérilla kurde » (Minoui, 2023 : 77-79). De ce fait, la signature de ce manifeste en faveur de la paix s'avérera paradoxalement le seul moyen de se pardonner, de pardonner le silence et le passé : « Au plus profond de lui, un sentiment de honte et de gêne persistait, dont il ne parvenait à parler personne, pas même à Ayla. En signant, il lui semblait demander pardon, au nom

⁵ Cette dimension de coresponsabilité parcourt également une partie importante de la production narrative de Laetitia Colombani. Aussi bien *La tresse* (2017) que *Les victorieuses* (2020) ou encore *Le Cerf-volant* (2022) mettent en scène des personnages aux histoires profondément solidaires (Alfaro, 2024). Pour sa part, Benoit Doyon-Gosselin et Maria Cristina Roca signalent avec justesse qu'il en est de même pour les personnages féminins de l'écrivaine franco-ontarienne Marguerite Andersen et dans l'œuvre de l'auteure franco-acadienne Hélène Harbec (Doyon-Gosselin et Roca, 2018).

de son père, à tous les membres de la minorité que celui-ci avait, de près ou de loin, malmenés » (Minoui, 2023 : 81-82). C'est donc un parcours de reconnaissance qu'il effectue d'une certaine manière.

Ayla, occupe, elle aussi, une place centrale dans l'intrigue de *L'Alphabet du silence*. Elle est professeure de français à l'Université de Galatasaray et mère d'une petite fille de six ans appelée Deniz. Tout au long de la narration, elle apparaît comme une femme forte, toujours en quête de vérité. Lorsqu'elle apprend que son mari est placé en garde à vue suite à son activisme et à la signature du manifeste « Universitaires pour la paix », elle ne peut s'empêcher de se fâcher et de le considérer comme un égoïste en raison de son apparence incapable à penser à elle et à leur fillette, malgré les tentatives de celui-ci de la rassurer : « Ne t'en fais pas, ce ne sont que quelques gouttes d'encre sur un bout de papier » (Minoui, 2023 : 24). C'est donc avec dévouement et ténacité qu'elle tentera de comprendre le sort fatal de son mari dont « l'engagement obstiné » (Minoui, 2023 : 204) lui échappe. Dans sa détermination de trouver des réponses, elle parcourt et redécouvre Istanbul et ses habitants. Elle subit cette expérience urbaine comme un voyage initiatique à l'opposé de celui que, parallèlement, son mari emprisonné est en train d'expérimenter. Si Götkay sent ses principes défaillir, Ayla, pour sa part, réussira à faire réveiller en elle un engagement assoupi. Guidée par les paroles de Götkay « le médecin soigne le corps et le professeur la tête » (Minoui, 2023 : 39), elle gagnera peu à peu sa croisade, convaincue que les mots et la vérité peuvent éclairer le monde, de sorte qu'emportée par l'amour qu'elle ressent envers lui, elle finira par prendre la relève de son mari dans sa défense sans répit de l'éducation et de la liberté d'expression. C'est alors que nous la verrons accompagner Azad sur les places stambouliotes pour participer à des cours spontanés, au risque de perdre sa vie.

Azad est un autre actant important et adjoint dans la dérive de cette histoire. Son apparition a lieu à travers une mise en abîme à triple fonction, puisque lors de son entrée en scène viendront s'ajouter d'une part l'insertion de la narration de la soirée théâtrale au cours de laquelle la pièce *Le Crocodile* est représentée et dont la trame invite à être lue comme une allusion spéculaire au destin tragique qui semble attendre Götkay; puis d'autre part, et par ricochet, cette pièce aura pour Ayla un effet cathartique, faisant naître en elle une motivation vers l'action. Azad est un jeune professeur, ancien étudiant de Götkay, qui « possède à lui seul l'énergie de dix professeurs » (Minoui, 2023 : 221). Ayla pense que « sa détermination vient probablement d'une blessure lointaine, aussi profonde que cette cicatrice qui souligne son sourcil » (Minoui, 2023 : 221). Le fil de l'histoire finit par dévoiler que le père d'Azad avait souffert à son tour de terribles tortures dans la prison de Diyarbakir pour avoir osé enseigner le kurde. Cette référence aux langues minoritaires du pays n'est pas la seule. La langue, dira Götkay, soit-elle le kurde ou l'osmanli « est plus sûre qu'un pays. C'est le fil invisible qui nous relie au passé » (Minoui, 2023 : 225).

Force est de noter que la présence d'Azad dans le récit s'accompagne à maintes reprises d'un élément qui revient souvent et qui semble s'ériger en métonymie par excellence de l'éducation, à savoir : le tableau. Cet instrument consubstantiel à la figure enseignante est un élément déterminant dans l'histoire. Il est évoqué dans la référence au film de la réalisatrice iranienne Samira Makhmalbaf, *Le Tableau noir*, qui situe dans l'épicentre de la trame un instituteur sillonnant des villages kurdes, pourvu d'une grande ardoise sur le dos et désireux de transmettre le savoir aux enfants privés d'école. Azad avoue vouloir être cet instituteur (Minoui, 2023 : 221) et décide alors de se munir lui aussi de l'ardoise pour faire cours dans les places et recoins d'Istanbul, devenus de manière improvisée des écoles et des universités en plein air, à la suite des détentions et suspensions des cours par le gouvernement. Et c'est d'ailleurs cette même ardoise qui sauvera Azad et Ayla des coups assénés par la police, décidée à faire taire ces initiatives spontanées.

Cet épisode permet en outre de mettre en valeur l'importance dans la narration d'un autre personnage féminin appelé Fatma, qui entrera en scène à l'occasion de la perte de Kamar, le chat de Deniz. Après l'avoir cherché partout dans la ville, Ayla et sa fille décident de coller des affichettes dans le quartier espérant que les citadins stambouliotes, réputés pour leur amour et respect envers les félins, pourront contribuer à le retrouver. Or, si au départ, l'empathie de Fatma envers la tristesse de Deniz touche Ayla, le voile noir qui couvre le visage de Fatma finit par s'ériger en mur qui suscite sa méfiance et les distancie. Cette femme voilée incarne aux yeux d'Ayla la Turquie noire. Pourtant, sensible au chagrin de la petite Deniz qui s'est vue privée injustement de la figure paternelle, Fatma sent ses propres principes basculer, changement qui se laissera sentir de manière spéculaire dans la couleur de son voile noir qui deviendra progressivement bleu, couleur associée à la sagesse, et qui finira par devenir blanc, symbole de la Turquie libre. À cette transformation s'ensuivra en outre la naissance progressive d'une amitié sincère entre les deux femmes ; une sororité qui déclenchera la libération mentale de Fatma et décidera Ayla à lui confier sa fille pour qu'elle, à son tour, puisse accompagner Azad dans sa marche solidaire : « C'est la première fois qu'une femme de l'autre Turquie lui accorde ainsi sa confiance » (Minoui, 2023 : 197). La rancune, la peur et le silence céderont la place à la compréhension et au partage. Car, la solidarité, c'est aussi « cette Turquie parallèle qui s'organise en catimini pour que nous, les jeunes, on ne se fasse pas dévorer à notre tour par le grand chef », ironise le jeune étudiant Azad (Minoui, 2023 : 191-192). Or, on l'aura compris, cette prise de position à l'égard des opprimés ne sera pas facile, car les possibilités sont bien réduites : soit fuir, « comme sa meilleure amie ou se donner rendez-vous dans un bar pour noyer leur chagrin » (Minoui, 2023 : 193).

La croisade pour la liberté que ces trois personnages entreprennent ne tardera pas à se nourrir d'autres esprits avides du même désir. C'est ce qui explique l'entrée en scène de Nevra, cette amie d'Ayla partie en exil en Grèce et qui décide de rentrer pour accompagner son amie dans cette marche contre le silence. Pour sa part, Ahmet apparaît comme un autre personnage engagé. Lorsqu'il décide de ne pas abandonner ses étudiants, sa famille l'ayant lui-même abandonné auparavant, il découvrira heureux et surpris que, faute d'un campus et grâce à son initiative de faire cours sur une chaîne de Youtube, une palette insolite d'étudiants en herbe se sont ajoutés à ceux qui fréquentent les bancs traditionnels de l'université. À cette chorale

solidaire, s'est également jointe l'avocate qui devait suivre la défense de Götkay. Spécialiste dans la défense des Kurdes, des femmes et des prisonniers politiques, Dilek Yilmaz est donc un autre personnage solidaire, « rescapée de deux tentatives d'assassinat, actuellement sous le coup d'une centaine de procès ouverts à son encontre et condamnée » (Minoui, 2023 : 33). Malgré tout, elle assure la parole à ceux qui ne peuvent pas l'exercer.

Parole et silence se retrouvent donc à maintes occasions dans le fil de la narration. Ces deux notions étaient prédestinées à être confrontées, réunies comme elles l'étaient dans un titre épiphanique. Cet alphabet du silence, ce sont les traces que le corps de Götkay a imprimées sur le tissu où il s'allonge chaque nuit pour tenter de dormir. Ces peintures, ces traits l'interpellent un matin où il est sur le point de mourir à cause de la grève de la faim qu'il a entreprise en faveur d'un professeur suicidé, toujours dans cette démarche solidaire qui le caractérise. Ému, il décide de choisir la vie à la mort, mû aussi par son amour envers Ayla et Deniz :

Götkay promène son regard sur chaque ligne, chaque relief. [...] Chaque forme semble être une trace de son monde intérieur. Comme si, au milieu du vide imposé par ses rêves asphyxiés, un ultime cri l'avait saisi, dans la pénombre blafarde de sa nuit. Un alphabet du silence. Celui de son corps qui prend la relève. Corps-instrument. [...] Impression soudaine d'immensité, quand les barrages n'existaient pas. Quand, sur la plage, il s'amusait à tracer sur le sable fin des lettres imaginaires, de la pointe d'un coquillage. (Minoui, 2023 : 229)

Ces traits lui rappellent les lettres d'un alphabet muet qu'il est le seul à pouvoir comprendre et qu'il pourra dorénavant utiliser et combiner pour s'exprimer en silence, pour dessiner l'empreinte de sa nuit, sans craindre d'être obligé de se taire par la suite. Ils deviendront les pages arrachées d'*Émile ou de l'Éducation*, si encourageantes au début de sa captivité. On l'avait vu dans cette cour du centre pénitentiaire de Silivri, obligé paradoxalement de sortir tout seul pour socialiser rien qu'avec le silence, puis convertir cet espace libre en salle de classe improvisée. C'est alors que muni des pages de Rousseau, Götkay avait pu ressentir, le temps d'un instant, la joie de refaire imaginairement cours à ses chers étudiants. Or, il sera vite isolé et condamné à ne plus ressortir. Lors d'une des visites d'Ayla à son mari, ce dernier lui tend ses créations en lui disant « c'est moi quand je dors, explique-t-il. Je n'arrive plus à rêver. Alors chaque matin, au réveil, je me dessine en reproduisant les plis de ma nuit. Chaque jour, une empreinte différente de mon corps sur les draps. J'en ai fait une série » (Minoui, 2023 : 236). Ayla les observe avec délicatesse, attention et grande admiration. Le récit nous offre des passages d'une force poétique remarquable :

Ayla étudie un à un les dessins, émue par ce qui ressemble à une nouvelle langue, à la fois fragile et audacieuse. Ses doigts caressent les traits ébauchés, suivent les courbes, accompagnent leur trajet. Elles ont la nervosité d'un muscle et la mélancolie d'une fleur fanée. Il y a dans ces tracés toute la puissance des non-dits, tout un silence qui bruisse de mots absents. Elle y devine la main d'un homme qui a perdu la force d'écrire, mais invente un vocabulaire singulier dont lui seul détient les codes. L'ébauche d'une renaissance. Une porte qui s'entrebatte en dépit des barreaux. (Minoui, 2023 : 236)

Le système d'écriture auquel a recours Götkay pour exprimer le plus profond de son désarroi et de sa désespoir s'apparente à l'osmanli⁶, cette autre langue du passé et du silence que Götkay avait décidé d'étudier pour se réapproprier son passé et tenter de comprendre son pays (Minoui, 2023 : 40-41). Bref, un alphabet pour dire sans dire (Minoui, 2023 : 237). Cette peine et ce silence réveillent définitivement l'admiration d'Ayla envers son mari : « Elle le comprend et elle l'admire. Pour son refus de se taire. Pour sa capacité à composer un alphabet imaginaire quand il n'a plus la force de rien » (Minoui, 2023 : 238). La référence à Selahattin Demiras suggère un parallélisme évident entre l'expérience initiatique de Göktay et la nature obstinée de l'opposant kurde exilé à Edirne qui ne cessa d'écrire des nouvelles à la lumière d'une bougie. La ressemblance s'amplifiera à travers l'évocation, par ailleurs, aux créations de Zehra Dogan, une jeune artiste qui a créé ses œuvres à partir de pinceaux bricolés avec les cheveux d'autres détenus comme elle. En somme, des paroles dessinées qui demeureront silencieuses ; car, « ce qui est dit là, dans les croquis de son mari, c'est leur peine et leur force communes » (Minoui, 2023 : 237). Car, « ils peuvent tout m'enlever, mais jamais mon silence », affirmera Götkay (Minoui, 2023 : 274). Ayla comprendra alors qu'il faut savoir parler en dépit du silence (Minoui, 2023 : 276).

Par moments, le fil de la narration ralentit en raison de nombreuses digressions qui s'attardent à détailler les mesures de persécutions et d'épuration que le président de la Turquie est en train de mettre en place. Il s'agit d'une contextualisation historique caractéristique de la plume de la journaliste, que ses lecteurs habituels reconnaissent sans peine et qui contribue à saisir la portée des injustices qu'elle s'acharne à décrire. La voix de la narration veut ainsi montrer le changement qui est en train de se produire dans la société turque, particulièrement l'évolution endurée par Istanbul, cette ville entre deux mondes qui s'érige en décor sublimé de l'histoire racontée. Orient et Occident se retrouvent et incarnent cette mégapole à vocation cosmopolite. Istanbul est décrite comme une ville-monde qui peut aussi devenir ville-monstre (Minoui, 2023 : 108). L'ancienne Constantinople qui était timidement apparue dans *Les passeurs de livres de Daraya*, puisque c'est depuis cette ville que l'auteure transcrira l'histoire d'Ahmad et de ses amis, acquiert dans ce nouveau roman la catégorie de personnage symbolique. C'est d'ailleurs ce que signale avec justesse Mathias Énard quand il déclare : « *L'Alphabet du silence* est un roman stambouliote, un roman politique sur la Turquie contemporaine

⁶ Lors de leur première rencontre, Götkay explique à Ayla que l'osmanli est l'ancien ottoman et qu'en Turquie, « seuls quelques experts savent déchiffrer cet alphabet, aboli en 1927 par Mustapha Kemal Ataturk quand il imposa l'utilisation exclusive des lettres latines » (Minoui, 2023 : 41).

et les enjeux de l'engagement dans un pays qui bascule dans la dictature et arrête tous les opposants réels ou imaginaires » (Énard, 2023). *L'Alphabet du silence* se lit donc comme un hommage à cette ville entre deux rives, carrefour de cultures, attrayante parce que « C'est ça aussi, Istanbul. Mille fois blessée, mille fois pansée » (Minoui, 2023 : 106). La ville transperce ses habitants. Ayla confesse qu'elle « pourrait passer des heures à se laisser porter par ses jambes, jusqu'à perdre haleine. Le détroit a ce pouvoir, il atténue les idées noires en lui ouvrant ses bras bleus. Elle appelle ça la « bosphorescence », ou l'art d'oublier son chagrin dans les embruns » (Minoui, 2023 : 104). La cité monde se dessine progressivement dans le texte, pousse le récit et accompagne les personnages qu'elle y abrite :

C'est cela qu'elle a toujours aimé : le monde entier se donne rendez-vous à Istanbul. Il suffit de se perdre dans les allées du Grand Bazar, de s'attabler à n'importe quel café pour croiser des gens d'ailleurs, exilés, touristes, hommes d'affaires en transit. Il suffit de fermer les yeux pour se laisser bercer par un méli-mélo de langues européennes, de russe, d'arabe, de persan, d'hébreu, étonnant dialogue fictif entre ressortissants de pays ennemis qui se retrouvent ici, comme si de rien n'était. Sa ville-monde a beau être fière de sa diversité [...] Son histoire a prouvé qu'elle pouvait sans transition devenir ville-monstre, capable de dévorer ses propres habitants. (Minoui, 2023 : 108)

Ayla, Deniz et Azad déambulent, traversent et agissent place Taksim, à la Mosquée Bleue, au Grand Bazar ou à Çu Kurcuma, le quartier des antiquaires. Mais surtout, l'attrait magnétique de la ville surgit à l'heure magique où le pont Galata et le détroit du Bosphore se teintent des lumières du soir. La richesse de la cité est convoquée avec finesse dans les vers d'*« Istanbul sous la brume »* à travers lesquels Tevfik Fikret chanta la beauté de cette ville millénaire :

Promesses non tenues, mensonges sans fin,
Justice malmenée aux portes des tribunaux, [...]
Bouches qu'on bâillonne, parce qu'on a peur
d'entendre
Ô Byzance abjecte, ô charmeuse insensée,
Ô, toi veuve encore pucelle après mille épousailles,
Restée si éclatante jusqu'à ce jour et qu'on
Ne peut contempler qu'envoûté, qu'ébloui ! (Minoui, 2023 : 107)

Pour sa part, une fois libéré, Götkay se livre à des flâneries en ville qui offrent au lecteur une nouvelle perspective d'Istanbul. Ce personnage renaît en redécouvrant chaque coin, chaque bruit et chaque odeur de sa ville natale. Il observe avec préoccupation que la cité « s'est métamorphosée en trois ans et demi » (Minoui, 2023 : 297), le temps qu'a duré sa captivité. Sa déambulation initiatique le mène en haut de la colline où siège l'université du Bosphore, symbole d'une liberté muselée. L'élégant campus situé à Bogaziçi surplombe la colline et domine le Bosphore et « lui fait toujours le même effet d'un phare dans la tempête » (Minoui, 2023 : 299); une lumière capable d'illuminer malgré l'obscurité, persuadé que le savoir fera briller la raison.

Le récit se referme sur une image poétique d'échange de regards entre Ayla et Istanbul. L'espoir naît de la beauté de la ville au crépuscule, où celle-ci suit silencieusement les dérives sentimentales de ses habitants :

Ayla se penche un peu plus au balcon. Sous ses yeux, un navire passe et trace sa route sur le Bosphore, comme une nouvelle page qui s'écrit. De part et d'autre du détroit, les deux rives opposées se toisent, dans un même éclat de lumière à l'heure du soleil couchant. Dans ce possible dialogue, par-delà les clivages et les conflits. Comme celui que Fatma lui a appris. Et que demain d'autres Fatma, peut-être, lui apprendront. Les révoltes, pas plus que les idéologies, ne sont toutes collectives. C'est à l'intérieur, parfois, qu'il faut puiser sa force. Pour mieux se relever. [...] Ayla reste lucide. Il y aura d'autres arrestations, d'autres injustices, d'autres batailles à livrer.

Mais au fond de son placard, il y aura toujours un tableau blanc. Prêt à reprendre le chemin des parcs, même dans l'obscurité. (Minoui, 2023 : 303-304)

Comme nous avons pu le montrer, *L'Alphabet du silence* met en scène des personnages qui ont en commun un esprit engagé qui les portent à agir tout en connaissant et prévoyant d'avance les conséquences que leurs actions vont sans doute entraîner. Il s'agit dès lors de personnages sensibles à la souffrance et aux injustices des autres et pour qui la gratitude devient une des formes que la dimension solidaire adopte dans ce roman. C'est ainsi que nous verrons Götkay remercier Ozan, son cher étudiant, de lui avoir envoyé les livres de Rousseau en prison (Minoui, 2023 : 299) ; Fatma ouvrir les yeux face à la souffrance de la petite Deniz et son voile devenir bleu nuit. Puis, Ayla, trouver le courage de lui confier sa fille, acte indispensable pour qu'elle puisse rejoindre, à son tour, l'ardeur solidaire de son mari auprès d'Azad. Gratitude et solidarité s'enchevêtrent, car « l'ironie de cette immense purge c'est peut-être là [...] dans ce qu'elle enseigne en interdisant. Dans ce qu'elle crée de liens en divisant » (Minoui, 2023 : 212). Leurs histoires sont serties dans le fil d'une histoire stambouliote, car la ville d'Istanbul traverse et impulse la narration, devenant un actant singulier qui respire et vit au rythme de ses habitants. Elle les verra pleurer, se révolter, changer et prendre la parole, agir pour dire ce qu'elle ne peut pas éviter et qui pourtant fait d'elle cette ville-monstre capable aussi d'être une ville-monstre, pour reprendre les termes de la journaliste. Donner voix à ces personnages et à la ville, c'est dire et rendre visibles les injustices, prendre parti pour le corps professoral, symbole de la parole et de la pensée libre, opprimé, persécuté et bâillonné par le gouvernement. La mise en fiction de cette purge massive devient pour la journaliste une stratégie discursive pour préserver dans l'anonymat des personnes qui ont subi, dans la vie réelle, les effets des dérives autoritaires du pouvoir turc. Ce basculement délibéré

vers la fiction a la particularité de provoquer chez le lecteur un effet paradoxal : celui de rapprocher la vérité tout en préservant l'intégrité des personnes sources.

Comme nous l'avons montré tout au long de notre étude, les projets littéraires de l'autrice sont donc solidaires dans la mesure où elle choisit le parti pris, la prise de parole pour visibiliser des injustices, pour donner la parole à ceux qui ne l'ont pas. Lutter contre l'oubli, puisque partager cette histoire, « c'est déjà la mettre à l'abri, c'est l'autre Turquie racontée par ses habitants ; face au silence imposé, tous unis contre la langue du pouvoir » (Minoui, 2023 : 216-217).

Les personnages mis en scène et la prise de position de la journaliste font de ce roman un acte de réaction contre l'individualisme, une manière d'agir contre l'oppression. Et pour reprendre une idée chère à Gefen (2021b), la solidarité semble bâtir entre les lignes un rapport inextricable entre les personnages fictionnels et une figure de lecteur qui se verra forcément interpellée par effet de symétrie ; de sorte que face à de telles pratiques solidaires d'écriture proches de ce que Roland Barthes appelait la « responsabilité de la forme », s'ensuivra nécessairement une figure de lecteur lui aussi engagé.

Nous pouvons par conséquent conclure que l'écriture solidaire de Delphine Minoui s'inscrit d'une certaine façon dans la pensée de Dominique Viart quand celui-ci affirme : « À la faveur de telles pratiques se forge une éthique de la responsabilité qui replace l'écrivain au cœur de la communauté » (Viart, 2019 : 20). Nous partageons la réflexion de ce critique et considérons que la trajectoire créative de Delphine Minoui illustre cet engagement vis-à-vis des réalités inaperçues. Dans chacune des histoires qu'elle livre, nous percevons un acte volontaire de mettre en avant l'Autre, ceux et celles qui ont vécu l'histoire. La figure de l'auteur est donc volontairement renvoyée à un second plan ; le « je » qui écrit le fait dans un acte de retrait pour mettre en avant la dénonciation des injustices et porter témoignage à travers une écriture engagée. La force de la fiction, c'est finalement le pouvoir de la parole libre.

Références bibliographiques

- Alfaro, Margarita, (2024) « La solidarité : Les Victorieuses de Laetitia Colombani » in Alfaro, Margarita (coord.), *Littérature interculturelle en Europe. Nouvelles perspectives : migration, écriture féminine et autofiction*. Bruxelles, Peter Lang, pp. 41-55.
- Baril, Gérald, (2023) « La transitivité de la littérature selon Alexandre Gefen », *Nuit blanche*. N° 169, pp. 48-51.
- Barthes, Roland, (1993) « La littérature, aujourd'hui » in *Œuvres complètes I*. Paris, Éditions du Seuil.
- Blais, Marie-Claude, (2008) « La solidarité », *Le Télémaque*. N° 33(1), pp. 9-24. DOI : <https://doi.org/10.3917/tele.033.0009>.
- André-Dessornes, Carole, (4 mai 2023) « Delphine Minoui : la Turquie qui résiste en silence », *L'Orient littéraire*. Disponible sur : <https://www.lorientlejour.com/article/1336348/la-turquie-qui-resiste-en-silence.html> [Dernier accès le 22 février 2025].
- Doyon-Gosselin, Benoit & Maria Cristina Greco, (2018) « Le mal de mère : solidarités féminines dans l'œuvre de Marguerite Andersen et Hélène Harbec », *Tangence*. N°117, pp. 101-12.
- Enard, Mathias, (30 avril 2023) « L'art du roman dans la Turquie contemporaine, entretien avec la romancière Delphine Minoui », *France Culture*. Disponible sur : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/l-entretien-litteraire-de-mathias-enard/l-art-du-roman-dans-la-turquie-contemporaine-entretien-avec-la-romanciere-delphine-minoui-9979830> [Dernier accès le 22 février 2025].
- Gefen, Alexandre, (2010) « La parole déléguée de la littérature contemporaine ou la solidarité par énonciation : un entretien avec François Bon » in Rabaté, Dominique (éd.), *En quel nom parler ?* Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, pp. 363-367. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pub.7964>.
- Gefen, Alexandre (dir.), (2020) *Territoires de la non-fiction. Cartographie d'un genre émergent*. Leiden/Boston, Brill/Rodopi.
- Gefen, Alexandre, (2021a) *L'idée de la littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention*. Paris, José Corti.
- Gefen, Alexandre, (2021b) « Bâtir entre les lignes. Les solidarités nouvelles de l'écrivain et du lecteur » in Preda, Alessandra & Eleonora Sparvoli (éd.), *Il lettore per amico. Strategie di complicità nella scrittura di finzione*. Milan, Ledizioni, pp. 203-210. Disponible sur : <https://books.openedition.org/ledizioni/15506> [Dernier accès le 22 février 2025].
- Haenel, Yannick, (2022) « Penser l'histoire » in Gefen, Alexandre (dir.), *La littérature est une affaire politique*. Paris, L'Observatoire, pp. 43-58.
- Mangada, Beatriz, (2024) « L'écriture engagée de Delphine Minoui » in Alfaro, Margarita et al. (coord.) *Littérature interculturelle en Europe. Nouvelles perspectives : migration, écriture féminine et autofiction*. Bruxelles, Peter Lang, pp. 119-136.
- Minoui, Delphine, (2015) *Je vous écris de Téhéran*. Paris, Éditions du Seuil.
- Minoui, Delphine, (2017) *Les passeurs de livres de Daraya. Une bibliothèque secrète en Syrie*. Paris, Édition du Seuil.
- Minoui, Delphine, (2023) *L'alphabet du silence*. Paris, L'Iconoclaste.
- Minoui, Delphine, (2024) *Badjens*. Paris, Éditions du Seuil.
- Ricœur, Paul, (2000) *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris, Éditions du Seuil. Col. Points. Essais.
- Ruffel, Lionel, (2012) « Un réalisme contemporain : les narrations documentaires », *Littérature*. N° 166, pp. 13-25.
- Viart, Dominique, (2019) « Les littératures de terrain », *Revue critique de fixxion française contemporaine*. N° 18, pp. 1-13. DOI : <https://doi.org/10.4000/fixxion.1275>.
- Viart, Dominique, (2020) « Légitimité et illégitimité des écrivains de terrain » in Gefen, Alexandre (dir.), *Territoires de la non-fiction. Cartographie d'un genre émergent*. Leiden/Boston, Brill/Rodopi, pp. 107-131.